

# 26 décembre 2004, 7 h 58...

La terre tremble au large de la grande île indonésienne de Sumatra. Elle tremble très fort même : 9,3 sur l'échelle de Richter. Ce séisme sous-marin provoque un déplacement très important d'une masse d'eau, qui se transforme très vite en raz-de-marée.

Des vagues hautes parfois de dix mètres frappent et submergent des milliers de kilomètres de côtes en Indonésie, Malaisie, Thaïlande, Sri Lanka, Inde, Birmanie, Maldives, Bangladesh, mais aussi en Somalie, en Tanzanie et au Kenya.

Ces murs d'eau détruisent tout sur leur passage. Les plages paradisiaques sont submergées, tout comme les milliers de touristes occidentaux partis chercher un peu de rêve à l'autre bout du monde pour les fêtes de fin d'année. Beaucoup n'en reviendront pas...

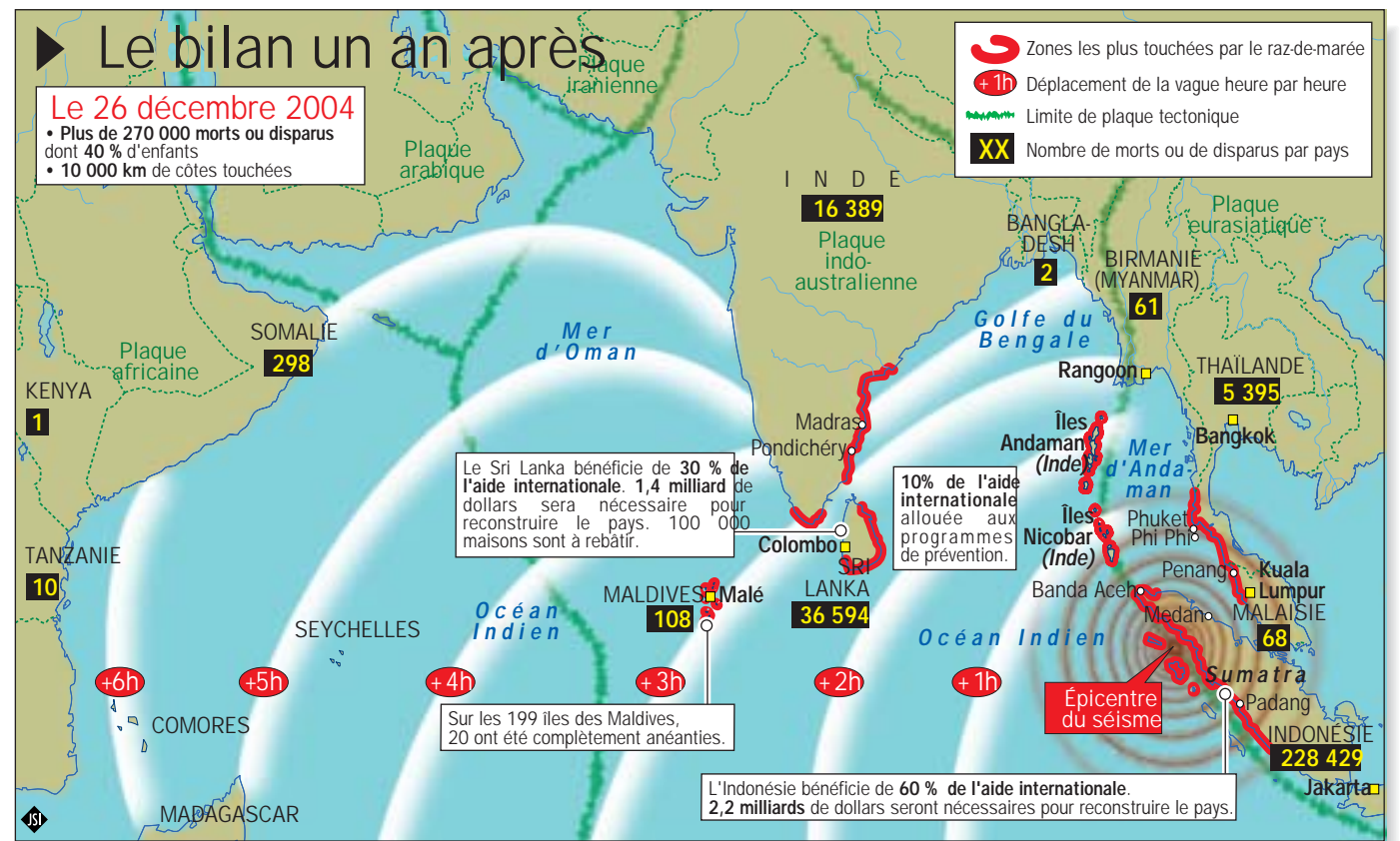


La catastrophe aurait fait aujourd'hui près de 220 000 morts.

Un an après, deux victimes nordistes, qui avaient témoigné peu de temps après le drame, retracent leur chemin de deuil et témoignent de leurs difficultés. Des difficultés qui vont de la souffrance endurée pour affronter le quotidien sans l'être cher, jusqu'aux batailles avec les différentes administrations pour faire reconnaître leur statut de victime.

Autant de cicatrices qui ont marqué les corps et les esprits, et pour lesquelles la guérison, selon Violaine Galbert, psychothérapeute, coûtera bien plus qu'une larme.

► A suivre, demain, une deuxième page spéciale sur le travail des associations françaises et la reconstruction après le drame.



# Tsunami : un an après... (1)

## Témoignages

### « L'important était de la ramener à la maison »

Du jour où son épouse Blandine est décédée, Pierre-André Boutry garde des souvenirs précis. Jusqu'à l'arrivée de la vague, sur la plage de Patong à Phuket (Thaïlande). « On a compris qu'elle ne s'arrêterait pas », explique posément le jeune homme de 34 ans, responsable de production Asie pour l'entreprise Lener-Cordier. « Blandine et moi nous sommes mis à courir instinctivement. Je me suis retourné. C'est la dernière fois que je l'ai vue. » Le reste n'est que brouillard.

Les cicatrices, un an après, sont loin d'être refermées. Aux blessures physiques (il a failli perdre sa jambe suite à une infection) se sont rapidement greffées les blessures psychologiques. « Compte tenu de mon état, j'ai été transféré sur Bangkok. Ce fut épouvantable. Peut-être le pire moment. Je la laissais derrière moi. Sans savoir ce qu'elle était devenue », se souvient-il. Son frère, qui se rend à Phuket dans les jours qui suivent, ne lui ramène qu'une nouvelle : « C'est le pire des scénarios, lui dit-il. Il n'y aura pas d'identification avant des mois. »

#### Aide psychologique

Choqué, mais fort heureusement soutenu par le réseau de son ancienne école, Pierre-André Boutry quitte la Thaïlande le 31 décembre. Avec une question comme seul bagage. Celle qu'il pose à un psychiatre en rentrant : « Comment vais-je survivre à la perte de celle que j'aime éperdument depuis 16 ans ? »

Il va y répondre patiemment. Pas à pas. En commençant le chemin avec ses enfants, qu'il informe lui-même de la nouvelle. Pierre-André Boutry préfère cacher les détails de cet ins-

tant, minutieusement préparé avec l'aide d'un psychologue. « Puis j'ai eu envie de vivre », poursuit-il. Envie de se jeter dans le présent pour mieux échapper au passé. Aidé par ses proches, il organise doucement chez ses parents une messe en hommage à Blandine qui réunit, le 5 février, un millier de personnes à Marçay-en-Barœul. « J'ai mis beaucoup de soins à travailler le texte que je souhaitais lire lors de la cérémonie. » Une première étape qui en appelle une autre. Plus difficile. Le retour à la maison.

#### Saut dans l'inconnu

« Nous avions passé avec les enfants, de 6 et 8 ans, des vacances sur la côte d'Azur puis en Irlande. Voir la mer de nouveau m'a ému, sans pour autant me terrifier. Mes enfants m'ont demandé si un tsunami pouvait se produire ici. Je leur ai répondu que oui, c'était possible. Puis nous avons dû rentrer. » Et affronter les objets du quotidien : « Le linge qui sèche, les mots qui traînent... Je redoutais tout ça depuis le début. C'était un saut dans l'inconnu. Je ne pouvais presque pas supporter de dormir dans notre lit. »

Pierre-André Boutry reprend le travail à temps partiel en mars. Se remet au sport. Voit du monde, beaucoup de monde. « J'en avais un besoin immense. » Tout comme de retourner en Asie. Ses responsabilités au sein de Lener-Cordier l'entraînent en juillet à fouler de nouveaux les rivages de la Thaïlande. Accompagné de son frère, il refait le parcours de ce 26 décembre, retrouve l'endroit où il s'est réfugié avant d'être englouti par la vague. Et celui où il l'a vu pour la dernière fois. « J'avais l'envie de me



recueillir, de prier. » Fin juillet, les gendarmes l'informent que le corps de son épouse a été identifié grâce à son ADN. Une cérémonie bouddhiste est organisée à Phuket. L'enterrement a lieu un mois plus tard en France. « C'est une période où l'on vit avec un compte à rebours. Celui qui mène jusqu'à cet instant où sa femme descend dans la tombe. C'est terrible, et en même temps nécessaire pour enfin se dire adieu. Pour lui dire : "On est allé te

chercher et on te ramène à la maison". » Pierre-André Boutry ne sera pas des cérémonies thaïlandaises. Son travail de deuil, il pense l'avoir déjà bien entamé, sans se complaire ni dans la culpabilité ni dans l'éternel questionnement : « Je ne demande pas de raisons à ce qui nous est arrivé. Selon moi, Blandine et moi avons partagé la même partie de flipper. Sa bille est tombée. Et moi je continue de taper les bumpers... » Julien LÉCUYER

### « Je n'ai commencé mon deuil qu'il y a deux mois »

« Je n'ai commencé mon deuil qu'il y a deux mois. Je n'avais auparavant pratiquement pas versé de larmes. » Thérèse Massin, Cambésienne, n'a pas eu le temps. Le temps de pleurer sa fille Ève, et son compagnon Carl Sivade (voir photo ci-dessous), tous deux décédés sur l'île de Kho Phi Phi en Thaïlande. Au moment où d'autres cheminaient tranquillement vers la quiétude de l'âme, elle se débattait dans les rouages d'administrations tatillonnes.

« Pris dans le tourbillon de l'urgence, nous ne pouvions penser à nos enfants, regrette-t-elle. Il a fallu prendre des décisions. » Tandis que les cellules de crise sont inondées d'appel, les parents d'Ève reçoivent le soutien des amis de leurs filles en Allemagne, où le jeune couple d'ingénieurs, âgés de 28 et 27 ans, avaient élu domicile. « L'un d'eux surtout, avocat, a fourni un travail colossal pour établir les fichiers d'identification et régler tous les problèmes administratifs, financiers et successoraux », explique Thérèse Massin. En mars, les corps des deux jeunes gens sont officiellement reconnus : « Ma fille devient alors le n° 256. Son ami, retrouvé deux jours plus tard, le n° 431. » « Malgré cette découverte, ajoute-t-elle, nous paierons pendant plus de six mois le loyer de l'appartement munichois qu'ils occupaient. »

#### Longue lutte

Thérèse Massin continue pourtant de se battre. Notamment avec le voyageur choisi par sa fille, qui refuse, avant de céder, de participer aux frais de déplacement des parents en

Thaïlande. « Ça n'a été qu'une longue lutte. Mais je ne regrette pas. Ça nous aurait coûté extrêmement cher », assume-t-elle, avant de remercier en revanche les équipes consulaires et d'identification à Phuket qui leur ont « réservé un accueil chaleureux lors de l'incinération ». Seuls sur l'île dévastée, Thérèse Massin et son époux s'imaginent marcher sur les pas de leur fille. À l'hôtel qu'elle a occupé avec son ami, sa mère retrouve quelques photos et surtout son carnet de bord où la jeune fille a dessiné le salon de ses parents et écrit ces quelques mots : « Je pense à ma famille qui va fêter Noël ce soir. »

#### « Ont-ils souffert ? »

« Combien de fois ai-je essayé de revivre par la pensée leur dernier parcours. À la douleur de perdre nos enfants loin de chez nous, sans même les revoir morts, s'ajoutent des questions qui minent (...). Que faisaient-ils ? Où étaient-ils ? Ont-ils souffert ? », soupire-t-elle. Pour exorciser, Thérèse Massin écrit. Elle griffe les pages d'une écriture ronde qui raconte la douleur, l'absence, et tente de mettre en ordre les pièces d'un puzzle.

« Y retourner n'a pour l'heure pas d'intérêt, juge-t-elle. Les Thaïlandais sont en train de reconstruire. Peut-être plus tard. De toute manière, ma fille est là. Dans sa chambre. » Dans l'urne que sa mère a ramenée de Thaïlande. « Elle a voyagé avec moi. Elle reste avec moi », poursuit-elle, avant de marquer un temps. « Quand même, lance-t-elle, interrogative, c'est incroyable de ne pas réussir à pleurer. » J. L.



### « Les victimes sont isolées »

PSYCHOTHÉRAPEUTE de métier et rescapée du tsunami, Violaine Galbert a créé une association des victimes françaises (1). Elle assistera lundi, en compagnie d'autres compatriotes, aux cérémonies d'hommage en Thaïlande.

– Pourquoi retourner sur les lieux, un an après ?

« Ce n'est souvent pas une première pour les victimes ou les familles de victimes. Pour elles, comme pour celles qui n'y sont jamais retournées, comme moi, c'est d'abord en réponse à un besoin de remettre les pieds sur le chemin de la fuite et de la souffrance. Revenir, c'est rationaliser, tenter de décoder les événements. Nous cherchons à réinvestir l'avenir. Mais c'est aussi un moyen de revoir les gens qui nous sont liés par ce drame. Un lien s'est formé, indélébile, malgré nos origines très différentes. »

– Quelle est l'importance de ce lien ?

« Il est énorme en ce qu'il nous permet de nous tenir les coudes. Nous n'avons qu'un seul point commun, c'est le tsunami. Mais c'est un point commun qui a ouvert les portes à une certaine fraternité. Notamment avec

les populations locales. Nous sommes nombreux à avoir été très émus par leur sollicitude. Quand on reçoit des poignées de riz de gens qui n'ont rien, on n'oublie pas. »

– Pourquoi avoir créé une association de victimes ?

« Si j'ai voulu monter cette association, c'est qu'à mon retour, j'allais de plus en plus mal. Malgré un passage par la cellule médico-psychologique, je ne supportais plus le métro, les gens qui m'entouraient. Ma formation de psychothérapeute m'a permis de comprendre que je souffrais d'un syndrome post-traumatique. Et que je n'étais certainement pas la seule à en souffrir. En outre, le temps passant, les victimes se retrouvent de plus en plus isolées face au regard réprobateur des autres qui leur disent : "C'est bon maintenant, tu peux te relever". »

– Ce qui n'est pas si facile...

« Bien évidemment. Beaucoup de rescapés ou de familles de victimes ne sont pas guéris. Moi-même, je ne peux pas encore regarder des photos du drame. D'autres sont devenus agoraphobes. Je connais un enfant qui a fait depuis deux tentatives de suicide. Il y a aussi l'exemple de Thérèse Massin

(voir ci-dessus) qui n'arrive pas à pleurer. Autant de signes que les symptômes post-traumatiques mettront du temps à s'estomper, si ce n'est à disparaître. »

– À quelles difficultés sont confrontées les victimes ?

« À des difficultés financières déjà : des chefs de famille ont disparu, des employés blessés ont perdu leur emploi. Et puis il y a les problèmes administratifs, pour les droits de successions, les remboursements d'opération. Il faut se battre pour obtenir des gestes commerciaux avec les assurances qui ne prennent pas en considération les catastrophes naturelles. Personne n'était préparée. Enfin, il faut faire son deuil. Depuis un an, les victimes cherchent un parent, un ami disparus. Les honorer, c'est avant tout les trouver. Le pire des cas, c'est l'absence de corps. Et là, on se dit qu'on est coupable. Comment faire son deuil dans ces conditions ? »

Propos recueillis par J. L.

1. – Association des victimes françaises du tsunami, 14 avenue du Président-Wilson, 75 116 Paris. © 01 47 20 02 07. E-mail : victimesrescapestsunami2004@hotmail.fr. Internet : www.victimes-francaises-tsunami.org.